

PIERRE JOVA

**LES CHRÉTIENS  
FACE AUX  
MIGRANTS**

*Enquête*

**Accueillir ou rejeter ?**

Tallandier



LES CHRÉTIENS  
FACE AUX MIGRANTS



Pierre Jova

LES CHRÉTIENS  
FACE AUX MIGRANTS

*Enquête*

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2019  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)  
ISBN : 979-10-210-3221-7

*À la mémoire de Jean Mercier*



« Je crains les êtres gonflés de certitudes.  
Ils me semblent tellement inconscients  
de la complexité des choses...  
Pour ma part, j'avance au milieu d'incertitudes. »

Hélie Denoix de Saint Marc,  
*Les Champs de braise.*



## Introduction

Les migrants. Il n'y a guère de sujet d'actualité plus brûlant, et qui divise à ce point dans les familles, les partis politiques, les États membres de l'Union européenne. En France, il s'est enraciné dans le débat public avec la force d'un thème devenu habituel, comme le chômage, le sport ou la météo.

Entraîné, à la suite d'un reportage, sur la route migratoire des Balkans, à l'été 2015, il m'a semblé intéressant d'explorer comment les Églises répondaient à ce défi de société. Que pensent les chrétiens ? Comment réagissent-ils ?

On pourrait arguer que la question ne se pose pas. Les positions officielles de leurs hiérarchies ne sont-elles pas en cohérence avec le message de charité martelé dans les Écritures ? Dix, cent versets n'évoquent-ils pas la figure de l'immigré associée au peuple hébreu, aux apôtres et à Jésus-Christ, lui-même réfugié dès sa naissance en Égypte avec sa famille, pour échapper au roi Hérode ? Petit-fils

## LES CHRÉTIENS FACE AUX MIGRANTS

de migrants italiens en Argentine, le pape François a quant à lui fait de l'immigration un des thèmes centraux de son ministère. Souvenons-nous de son premier voyage hors de Rome comme pape, à peine cinq mois après son élection en mars 2013, sur l'île italienne de Lampedusa où 50 000 personnes avaient accosté depuis 2011. Pleurant les migrants noyés en Méditerranée, il dénonça la « mondialisation de l'indifférence ». Le 6 septembre 2015, en plein afflux migratoire depuis les Balkans, l'évêque de Rome écrivit à tous ses pairs d'Europe. « Que chaque paroisse, chaque communauté religieuse, chaque monastère, chaque sanctuaire d'Europe, soit l'hôte d'une famille, à commencer par mon diocèse de Rome », demandait-il, en donnant l'exemple par l'accueil de deux familles de réfugiés dans les paroisses du Vatican. Enfin, en ramenant dans son avion douze demandeurs d'asile syriens, suite à sa visite à Lesbos en Grèce, dans les camps de migrants, en avril 2016, le pape posa un geste fort pour bouleverser les consciences.

Pourtant, face à cette crise migratoire qui secoue l'Europe et la France, la réalité des communautés chrétiennes est plus complexe. C'est au sein des Églises que l'on rencontre ceux qui sont les plus actifs et les plus généreux dans l'aide apportée aux migrants. Le Secours catholique, l'Ordre de Malte, la Fédération de l'entraide protestante, la Cimade, se dépensent sans compter pour offrir un toit et un repas, ainsi qu'un soutien juridique, à ces démunis. D'innombrables paroisses ont répondu dans la discrétion

## INTRODUCTION

à l'appel du pape, sans compter ceux qui vont jusqu'à ouvrir la porte de leur propre foyer.

Mais c'est aussi à la sortie des églises de France que se tiennent les discours les plus hostiles à leur sujet. Les débats y sont vifs et tendent à devenir violents. Une frange du catholicisme est vent debout contre les positions du pape François. Chaque propos que ce dernier prononce sur les migrants se transforme en tempête sur les réseaux dits sociaux.

Prenons le seul exemple de la messe de minuit du 24 décembre 2017, célébrée en la basilique Saint-Pierre à Rome. Commentant le récit de la sainte Famille trouvant difficilement un lieu pour la naissance du Christ, le pape François en profita pour rappeler le sort de « millions de personnes qui ne choisissent pas de s'en aller mais qui sont obligées de se séparer de leurs proches, sont expulsées de leur terre ». Cette comparaison entre les parents de Jésus, Marie et Joseph, et les migrants n'était pas étonnante. Son prédécesseur Benoît XVI l'avait déjà employée à Noël 2012, en des termes choisis : « Ainsi, la grande question morale de savoir comment chez nous se passent les choses concernant les personnes déplacées, les réfugiés et les immigrants, devient encore plus fondamentale : avons-nous vraiment de la place pour Dieu quand il cherche à entrer chez nous ? Avons-nous du temps et de l'espace pour lui ? N'est-ce pas peut-être Dieu lui-même que nous refoulons ? » Les réactions françaises sur Twitter ne se firent pas attendre. « Ce pape nous gâche la nuit de Noël », fustigea un élu régional, « qu'il les

accueille lui-même ». « Moi, je me tourne vers une Église plus sérieuse et plus proche de Dieu », renchérit une anonyme. « Avec le communiste Bergoglio, il ne fait pas bon d'être chrétien », s'emporta un suivant. Pour excessives et anecdotiques qu'elles fussent, ces récriminations virtuelles sont le symptôme d'un phénomène plus large. Parmi les catholiques, l'adhésion au discours ecclésial en matière d'immigration ne va pas de soi. En France, moins de la moitié d'entre eux (45 %) se disent ouverts à l'accueil des migrants, contre 33 % qui y sont hostiles et 22 % « ambivalents » sur l'attitude à adopter, selon un sondage Ifop publié en juin 2018 par le quotidien *La Croix*. Bien que moins visibles, des débats similaires traversent les Églises protestantes.

Déchirés entre une parole biblique qui les engage, l'inquiétude de l'avenir et la méfiance de l'islam professé par de nombreux migrants, les chrétiens offrent une palette d'attitudes, de dilemmes et d'hésitations. Ils sont un révélateur. Leur donner la parole permet de mieux saisir les clivages qui traversent notre société.

Ce livre est une enquête de deux ans consacrée à l'impact de la crise migratoire sur les Églises de France. Il cherche à rapporter des faits objectifs, en donnant la parole à toutes les sensibilités. Ce n'est pas un essai ni un ouvrage académique, et il ne prétend pas à l'exhaustivité. Car si les Français sont un peuple généreux, les chrétiens le sont également. Il m'a été impossible de recenser toutes les initiatives que compte la terre de France en matière d'accueil des migrants. Parce que, trop souvent, parler

## INTRODUCTION

d'eux consiste à les percevoir comme un troupeau, sans visages ni particularités, à rejeter ou à accueillir en bloc, sans prendre la peine de les rencontrer dans leur individualité ; je me suis efforcé de leur accorder une large place.

Je n'ai pu tout dire. J'ai surtout voulu offrir, dans ce débat si empreint d'idéologie, une rencontre à hauteur d'homme. Il y a moins de solutions que de questions ouvertes.

Par souci sémantique, je tiens à préciser que j'ai employé à dessein le terme « migrants ». Popularisé à la faveur de la crise de 2015, il a l'avantage, souvent politiquement orienté, de convenir à toutes les situations (immigré clandestin, réfugié, demandeur d'asile, etc.). Si je ne me suis pas privé de l'utiliser, c'est d'abord par facilité d'emploi : aussi imparfait soit-il, ce mot permet d'embrasser une réalité commune, celle du phénomène migratoire récent. Enfin, s'étant imposée en toutes lettres dans le débat public, sa mention est aujourd'hui un fait social. Assumons donc de nous en saisir, ce qui ne nous empêchera pas de préciser le statut administratif de chaque migrant apparaissant dans ces pages.

Par ailleurs, si la plupart des acteurs de cette enquête sont cités sous leur véritable identité, d'autres ont eu recours à des prénoms d'emprunt, par souci de discrétion ou raison de sécurité.

Les migrants franchissent des frontières. C'est ce que nous raconterons dans la première partie de cet ouvrage, à travers les arrivées importantes dans le département des Hautes-Alpes, en janvier et février 2018.

## LES CHRÉTIENS FACE AUX MIGRANTS

Les migrants et des autochtones se rencontrent. Nous verrons dans un second temps comment se déroule concrètement leur accueil au sein de communautés chrétiennes.

Les migrants deviennent un symbole politique. La troisième partie s'arrête sur les controverses qui agitent les chrétiens de France à leur sujet, en passant en revue les acteurs et les arguments.

Enfin, les migrants font souche et, pour certains, se greffent aux Églises chrétiennes. La dernière partie de cette enquête se risque à dessiner les perspectives sur ce que sera le christianisme français de demain.

Le lecteur ne sera pas surpris de retrouver dans cette enquête des références à certains articles et reportages écrits pour différents titres de presse avec lesquels j'eus l'honneur de collaborer : *La Vie*, *Le Figaro*, *Famille chrétienne*, *Pèlerin*, les revues *Limite* et *Outre-Terre*. Je suis seul responsable des erreurs factuelles qui auraient échappé à ma vigilance.

Mon ambition se résume à la promesse faite à un policier en retraite, interrogé durant cette enquête : « Si seulement vous pouviez mettre un peu de nuance... »

Loin du blanc romantique et du noir commode, la question migratoire est un océan de complexité. Je l'ai découvert lors de mon reportage sur la route des Balkans à l'été 2015. Volant vers la frontière entre la Serbie et la Hongrie avec des idées simples, très abstraites, je me suis brûlé à la flamme de l'expérience. De ce million de personnes qui déferlait sur l'Europe, de cette masse grouillante que

## INTRODUCTION

des romanciers ont rendue bestiale et inquiétante, il m'a été donné de voir émerger des visages. J'ai rencontré des personnes avec leur identité, leur origine, leur histoire, leur blessure. Entre le professeur d'université irakien qui maudit l'Occident pour avoir détruit son pays, et qui voit dans cette immigration une punition divine – « Inch'Allah, vous allez le payer, l'Europe sera musulmane » –, les conscrits fuyant la guerre civile en Syrie – « Nous voulions bien nous battre, mais contre qui ? » –, et la mère de famille syrienne qui empile ses bagages à même le sol pour faire un fauteuil au journaliste qu'elle rencontre – « Assieds-toi, tu es notre invité » –, c'était la même humanité souffrante. Les migrants n'étaient plus un concept, une projection qu'il convenait d'aimer ou de haïr, comme je l'ai entendu à mon retour à Paris. Ils étaient des êtres plongés dans une situation infiniment complexe, traversés par le meilleur et le pire.

Seule la rencontre personnelle permet de le comprendre. « J'ai travaillé sur les chiffres impressionnants de l'immigration, 60 millions de réfugiés, 20 millions de victimes du trafic d'êtres humains, etc., mais tout a changé lorsque je me suis rendu dans les camps de réfugiés au Liban, en Grèce, en Jordanie », raconta à *Famille chrétienne* le cardinal philippin Luis Antonio Tagle, intime du pape François et président de Caritas Internationalis, le réseau humanitaire du Saint-Siège, en octobre 2017. « Lorsque vous parlez avec ces personnes, vous comprenez qu'elles sont comme vous. Ce ne sont pas des nombres, des statistiques. » À ces mots, le cardinal pleura.

## LES CHRÉTIENS FACE AUX MIGRANTS

Certes, ce dernier a la larme facile. Les vaticanistes l'ont noté. Mais dans le timbre de sa voix tremblait sa propre condition. Celle d'un homme ayant rencontré ses semblables. Celle d'un chrétien saisi par la blessure du monde. Celle d'un descendant d'immigré. Cette prise de conscience fut aussi la mienne.

Je ne peux en effet pas achever ce propos sans songer à mon grand-père, Dragoljub, que nous appelions « Kéké ». Enfant de la regrettée Yougoslavie, il était de ces Européens ballottés par l'histoire, pour qui le bonheur fut éternellement précaire. Ayant perdu son père, fusillé par l'occupant nazi, puis étouffant sous la chape de plomb communiste, il quitta sa patrie à l'âge de 26 ans, une valise à la main. Il aurait pu viser l'Amérique, comme certains de ses compagnons d'infortune. Pour lui, il n'y avait que la France. Cette France qui avait mis à l'abri tant de civils serbes au cours de la Grande Guerre. « Aimons la France comme elle nous a aimés », rappelle une statue de Marianne à Belgrade. La France, généreuse et exigeante, permit à notre famille de survivre et de croître. Nous lui gardons l'immense reconnaissance qu'avait pour elle mon grand-père.

Kéké m'a accompagné depuis la route des Balkans traversant son pays natal jusqu'à la dernière phrase de cette enquête. Je n'ai nul besoin de lui dédier ce livre. Son souvenir imprègne chaque page.

I

FRONTIÈRES



## La route des cols

Comme une poule rassemble ses poussins, l'église paroissiale de Claviere rassemble le petit village du Piémont italien, situé à deux kilomètres de la frontière française. La nuit glaciale de ce mois de janvier 2018 enveloppe l'édifice, dédié à la Vierge Marie. Culminant à 1 760 mètres d'altitude, le village commande l'accès au col de Montgenèvre. C'est ici qu'entrent quotidiennement des migrants en France. Avec la fermeture de la frontière dans les Alpes-Maritimes, à Vintimille, puis de la vallée de la Roya, ils sont remontés dans les Hautes-Alpes par le col de l'Échelle, à 1 762 mètres. Depuis la mi-janvier, il est trop enneigé pour que les migrants s'y risquent. Alors ils se dirigent vers Claviere et Montgenèvre. Les réseaux de passeurs leur promettent un passage en France, moyennant 200 ou 300 euros. Au lieu de cela, ils se reposent sur la solidarité montagnarde : à 14 kilomètres d'ici, côté français, à Briançon, des maraudes se sont mises en place dès l'automne pour partir à la recherche des migrants

perdus dans la neige. Les passeurs ont su en tirer profit. Très vite, les numéros de portable des maraudeurs se sont mis à circuler entre trafiquants et migrants.

Les quatre bénévoles de la maraude de Briançon ont reçu un coup de fil tardif. Une famille avec des enfants serait bloquée à Claviere. Sûrement un passeur. Qu'importe, ils y vont. Je dois négocier ma présence avec Matthieu, guide de haute montagne qui dirige l'opération. Une cigarette roulée au bec, il m'avise avec le regard désabusé du commando d'élite.

« Je suis journaliste dans la presse chrétienne...

– Gauche chrétienne ?

– Oui. »

Il me jauge en un quart de seconde. Je suis accepté. Ce n'était pas gagné. Submergés de journalistes par l'odeur du migrant alléchés, les maraudeurs de Briançon sont de plus en plus réticents à ce qu'ils les accompagnent dans la montagne. « Vous nous dites tous que vous êtes sportifs, mais un soir on a failli appeler les secours parce qu'un des vôtres n'arrivait plus à marcher dans les cols », m'a-t-on prévenu.

Lorsque nous parvenons en voiture à Claviere, il n'y a aucune famille. Une intoxication du passeur. En revanche, il y a treize personnes, bloquées depuis des heures dans le village. Matthieu les réunit devant le porche éclairé de l'église. Un Pakistanais, deux Ghanéens, un couple de Nigériens et huit Guinéens.

Venu de Conakry, Mohammed-Alpha est âgé de 16 ans. Le langage soigné, il affirme que l'ethnie musulmane

peule, dont il est issu, est discriminée par le président Alpha Condé, au pouvoir depuis 2010. Orphelin, il a pris la route comme d'autres, espérant un avenir meilleur. « Je me demande si j'ai bien fait. En Libye, je n'aurais jamais imaginé vivre ce que j'ai vécu. On a tué un Africain devant moi parce qu'il était noir. On m'a fondu du plastique sur la peau. » Pourquoi vise-t-il la France en particulier ? « Parce que nous étions le même pays ! La Guinée faisait partie de l'AOF, l'Afrique occidentale française ! » Son visage s'illumine lorsqu'on lui parle de l'équipe de France de football, et du cardinal Robert Sarah, archevêque émérite de Conakry, et préfet pour la congrégation du culte divin, à Rome. « C'est lui qui réglait les crises politiques en Guinée, entre le gouvernement et l'opposition. Un homme sage et très respecté ! » Puis Mohammed-Alpha me pose une question en grelottant : « Est-ce qu'il arrêtera de neiger en France ? » Sa candeur me laisse pantois. Lui et ses compagnons ne sont absolument pas préparés au climat. Ils ont aux pieds des baskets en toile et sur le dos un simple survêtement. Prévoyant, Matthieu ouvre son sac et leur distribue des chaussettes, qu'ils utilisent aussitôt comme des gants, et des bonnets, des doudounes. Mais cela ne leur suffit pas et ils finissent par se tasser dans un abri accolé à l'église. Le froid nous mord la peau. Il fait moins quinze degrés. Quelques mètres plus bas, sur les pistes de ski, des vacanciers juchés sur des motoneiges rendent l'ambiance nocturne surréaliste.

« Une église n'est pas censée être ouverte tout le temps ? » s'étonne Matthieu qui se verrait bien y abriter

## FRONTIÈRES

sa petite troupe. Le mois suivant, le curé de Claviere consentira à leur laisser sa salle paroissiale, avec du café chaud et des matelas. L'endroit reçut un nom tout trouvé : « Chez Jésus » ! Sous la pression des autorités françaises, il sera fermé.

Son portable à l'oreille, Matthieu se tient informé à distance des allées et venues de la police aux frontières française, pour pouvoir s'échapper d'Italie à pied. Entre la « PAF », la gendarmerie mobile et des chasseurs alpins équipés de vision nocturne, un fort dispositif sécuritaire a pour mission d'empêcher les entrées illégales sur le territoire. Preuve de l'efficacité des forces de l'ordre, 1 899 migrants ont été capturés en 2017, et repris en charge par l'Italie. Aux yeux de l'administration, leur véritable nom est « étranger en situation irrégulière ». En vertu des accords de Chambéry, signés en 1997 entre Paris et Rome, ceux qui sont interpellés vingt kilomètres après la frontière sont réputés n'être jamais entrés sur le territoire français. Pour les forces de l'ordre, l'enjeu est donc de les attraper le plus vite possible. Une course-poursuite qui entraîne des accidents mortels : en septembre 2017, deux migrants sont tombés dans un ravin. La préfecture des Hautes-Alpes répète que les renvoyer en Italie n'est pourtant pas les remettre en enfer : le pays dispose de tous les droits en matière de demande d'asile et de protection des mineurs. Mais il est évident qu'un Guinéen francophone n'envisage que ce versant-ci des Alpes.

## LA ROUTE DES COLS

Avec l'hiver, le nombre de migrants a chuté à cause du climat, passant d'une soixantaine à une dizaine quotidienne. Côté italien, les associatifs leur déconseillent de franchir les Alpes. Peine perdue : après la Libye et la Méditerranée, ce ne sont pas les montagnes qui vont les arrêter. Dangereuse témérité. Durant l'hiver 2016, un Malien de 27 ans a été amputé des deux pieds en France après avoir accompli son périple en basket. En mai 2018, c'est un Sénégalais qu'on a retrouvé mort gelé à la fonte des neiges, sur le versant italien.

Les montagnards savent que la nature est mortelle. Se porter au secours des migrants est pour eux une évidence. Au regard de la loi, ils soustraient pourtant à l'interpellation des personnes entrées frauduleusement sur le territoire. « Si on se fait arrêter, on ne dit rien, et on préparera notre défense tous ensemble, d'accord ? » intime Matthieu.

Ce soir-là, il y a aussi Daniel, un Nigérian de 26 ans. Trapu et catholique, il vient de Lagos. Sa femme, atone, est enceinte de huit mois. Daniel rêve déjà à sa vie future en France : « Je veux être footballeur pour l'Olympique de Marseille, ou charpentier, comme saint Joseph ! » s'exclame-t-il. Vers minuit, Matthieu fait passer ses consignes. « La voie est libre, on y va. » Le groupe se met en branle. Quand on suggère à Daniel de rester avec sa femme, trop faible pour marcher, et de franchir la frontière avec elle dans la voiture d'un maraudeur, il rejoint en courant ceux qui vont tenter leur chance à

pied : « Non, non ! Je veux aller en France ! » À moins qu'il ait mal compris ce qu'on lui disait.

Une colonne de migrants s'est formée, Matthieu à sa tête. Avec Daniel, nous récitons à voix basse le Notre Père en anglais. *Our Father, who are in Heaven, hallowed be your name...* Passé le village, nous traversons en silence un champ éclairé par la lune. La neige s'enfonce profondément sous nos pieds. Puis nous arrivons sous un versant abrupt. Au sommet, c'est la France. Tous le gravissent, sauf Daniel. Il s'est arrêté net. Ce dernier obstacle lui casse les jambes. Il n'en peut plus.

En partant pour la maraude, je m'étais juré de n'être qu'un observateur. Daniel m'est devenu moins sympathique en laissant sa femme seule. Mais il est là, devant moi, en débardeur, suant et vacillant. Il se décompose sous mes yeux. Qu'est-ce que ferait le Bon Samaritain à ma place ? « *Come on Daniel ! Move on !* » Je le soulève, et nous nous ruons dans la neige. Nous escaladons la pente presque à quatre pattes, mus par l'instinct de survie. Matthieu et ses amis nous rattrapent. Des voitures venues de Briançon emportent les maraudeurs et leur récolte humaine. Elles nous déposent au Refuge, la base arrière de tout ce qui s'organise pour aider les migrants dans les montagnes. C'est un bâtiment rustique, situé derrière la gare, à côté de la MJC. Une salle à manger accueille les nouveaux venus. Très vite, une nuée de bénévoles leur sert thé, café, chocolat. Enfin ils sont au chaud.

J'avais oublié combien travailler auprès des migrants inspire des sentiments mêlés. Ces jeunes hommes grima-

çaient de froid il y a encore une heure. Les voir sourire est précieux. La femme de Daniel passe les mains sur son ventre protubérant. Quelques jours plus tôt, un autre couple nigérian a été intercepté par la police italienne à la frontière. Enceinte au septième mois, l'épouse est morte d'un lymphome dans un hôpital de Turin, le 15 mars 2018. Le bébé est né par césarienne. Son prénom : Israël. La Terre promise.

À peine arrivé, Daniel s'est empressé de téléphoner à sa sœur, qui est en Italie, et de lui donner l'adresse du Refuge. Et voilà comment le tam-tam fonctionne.

Cet hiver 2018, une quinzaine de migrants parviennent chaque soir à Briançon. Ils étaient plus de soixante par jour l'été dernier. La ville, qui fut libérée en septembre 1944 par les Sénégalais, Guinéens et Ivoiriens servant dans l'armée française, voit de nouveau l'Afrique francophone venir à elle.

Singulière cité que Briançon, bâtie sur un éperon rocheux que dominant l'enceinte de Vauban et la collégiale Notre-Dame-et-Saint-Nicolas. La ville fut le chef-lieu de la République des Escartons, fédération d'une cinquantaine de paroisses du Dauphiné ayant obtenu l'indépendance fiscale en 1382. Ce particularisme lui fut retiré à la Révolution française, mais Briançon demeure fière de son identité, et fidèle à la charte des Escartons : « Si l'un vient à tomber, l'autre vient le relever. »

Briançon est un fief de militants de la gauche radicale qui étaient déjà sur place avant la crise migratoire, pour

lutter contre le projet ferroviaire Lyon-Turin. Ils se font régulièrement interpeller en faisant passer des clandestins, comme les « trois de Briançon », deux Suisses et une Italienne, en mai 2018, soutenus par une pétition parisienne. « Légitimes ou pas, les migrants sont des êtres humains qui se retrouvent dans des situations de merde. Aider des individus en détresse relève de la fraternité », se justifie auprès de moi un mélenchoniste. « Je pense qu'il ne faut pas poursuivre un être humain qui en aide un autre, c'est un principe humaniste de base. Par contre, celui qui a la prétention de gouverner l'État doit penser globalement et agir pour réduire cette catastrophe, à défaut de l'arrêter », ajoute mon camarade. Le maire socialiste de Briançon, Gérard Fromm, élu en 2014, a quant à lui ouvert les portes d'une ancienne caserne de CRS, en août 2017, pour la confier à une association nouvellement créée, la Coordination Réfugiés Solidaires. Elle y a installé le Refuge, lieu d'accueil d'urgence principal pour les migrants, si l'on met de côté le squat « Chez Marcel », ouvert aux quatre vents.

Douze personnes sont encore arrivées à la « CRS ». Dans le bâtiment, ils peuvent profiter d'un dortoir pour quelques nuits et d'une nourriture quotidienne. « On a servi plus de 16 000 repas depuis décembre 2017 : que des dons des habitants ! » se félicite une bénévole. Aux murs, des dessins de la Côte d'Ivoire et du Burkina Faso côtoient les horaires de bus et des trains pour Lyon et Marseille, ainsi que des mots laissés par les migrants.

« C'est grâce aux Briançonnais que je me sens utile et humain, grâce à leur manière de m'accueillir », a écrit un inconnu. « L'Italie m'a sauvé sur la mer, la France m'a donné l'espoir pour vivre. Merci pour les deux pays », a laissé Mamadou Camara, de Conakry. « Venir en aide aux personnes pauvres, c'est sauver les enfants de Dieu. Car toutes les religions le recommandent », souligne un anonyme. Dans la salle à manger, les migrants jouent aux cartes, écoutent de la musique africaine sur leurs portables, s'interpellent entre eux : « Hé, l'Ivoirien ! Salut, le Mali ! »

Rousse énergique, Claire Guérin est le pilier du Refuge. Malgré son pied cassé, elle est immergée dans le concret, s'occupant de la paperasse, des départs vers Gap, Paris, Marseille, et recevant des nouveaux venus. Lyonnaise d'origine, cette cuisinière et accompagnatrice en haute montagne ne passe pas plus de deux jours d'affilée au Refuge. « C'est trop dur, humainement », confie-t-elle. Dans son petit bureau, Claire reçoit un à un les hôtes du Refuge pour noter leur identité – « 50 % sont Guinéens » –, s'ils ont des problèmes de santé, s'ils savent où aller. La plupart visent Marseille, Grenoble, et surtout Paris, pour rejoindre les diasporas africaines. C'est ce que souhaite cette Béninoise de 23 ans, avec sa fille de 3 ans. « Notre président n'est pas d'accord pour que les Africains viennent en France. Un jour, on fera la révolution ensemble et on le pendra par les couilles ! Mais, pour le moment, je te conseille de chercher ailleurs », lui assène Claire. Au suivant. Un Ivoirien qui veut aller à Paris. Même discours. Il insiste et contacte sur Facebook

sa sœur qui y est déjà. Les migrants présumés mineurs sont envoyés à Gap où se trouve le conseil départemental, chargé de la protection de l'enfance. D'autres sont confiés à des associations amies. Outre cette orientation artisanale, le Refuge dispose d'une cellule médicale animée par Max Duez, chirurgien traumatologue. Ce matin, un Ivoirien, ancien militaire fidèle à Laurent Gbagbo, dit qu'il s'est fait tirer dans le dos par les rebelles en 2011, et que la balle y est encore. « Il y a des traces de chevrotine mais rien d'autre. Il est toujours sous le choc », conclut le médecin.

Ce soir, un dîner d'adieu réunit vingt migrants qui prennent le train pour Paris : deux femmes et dix-sept hommes. Tous ont des portables connectés à Facebook. Aussi étrange que cela puisse paraître, c'est leur minimum vital. Leur famille, leurs liens avec le pays sont là-dedans. Ils n'ont pas autre chose. Les vêtements qu'ils portent sont des dons prélevés dans la penderie du Refuge. Accompagnés par Joël, un des bénévoles, ils vont à la gare située juste en face. Un contrôleur barbu ronchonne : « Pas de cris, pas de chants, c'est un train de nuit ! » En avisant leurs billets, il ne peut s'empêcher d'étouffer un cri : « Putain, ils sont mieux fringués que moi... » Il y a de tout dans sa voix. Le sarcasme, la jalousie, la honte. Une détresse qui crève les tympanes. Plus tard, je m'en ouvre à un bénévole qui me répond sèchement : « C'est un gros raciste ! » Ce même soir, tard dans la nuit, un jeune chef d'équipe maraudeur ramène un nouveau